

ARLEQUIN.

Du sentiment ! mes idées se confondent. Du sentiment ! qu'entends-tu par *du sentiment* ? Quel profit ça te rapporte ?

SCAPIN.

O Arlequin ! puisque tu ne connois pas le sentiment, il vaudroit mieux pour toi n'être jamais né. Oui, mon ami, lorsqu'au jour de ta naissance, ton père te prit dans ses bras & t'offrit à l'Être Suprême, le Ciel auroit usé envers toi de clémence, s'il t'avoit écrasé de sa foudre.

ARLEQUIN.

Tu me fais trembler. Le diable en personne ne m'a jamais fait tant de peur. Bons dieux, quel langage !

SCAPIN.

Le sentiment a produit cette révolution. J'ai abandonné routes ces railleries qui font deshonneur à l'esprit humain, j'ai pris l'effor, &...

ARLEQUIN.

Et moi je te prie de te mettre à ma por-

tée, de reprendre ton ancien langage, tes
anciennes mœurs.

S C A P I N.

Les mœurs! ah, le beau mot! je m'ap-
perçois que tu as aussi respiré l'air du sié-
cle; tel est le sort des révolutions que
leurs secousses se font sentir par-tout!

A R L E Q U I N, *vivement.*

Laisse donc ce jargon, ou tu vas déclai-
mer tout seul.

S C A P I N.

Ta prière est exaucée. J'ai abaissé mes
regards jusqu'à toi, j'ai vu tes larmes,
elles ont touché mon ame; parle donc,
qu'exiges-tu?

A R L E Q U I N.

Je veux que tu changes cette figure qui
m'affadit le cœur.

S S A P I N.

Fort bien. Je suis en possession de pren-
dre toutes les formes... Me voilà, je
crois dans l'état où tu me demandes.

ARLEQUIN.

Non pas, tout-à-fait. Ce côté de visage est encore fort mélancolique.

SCAPIN.

C'est l'effet d'une habitude que j'ai contractée; il faut dans mon nouveau métier rire & pleurer presque en même tems, & il arrive qu'une joue offre un air riant, tandis que l'autre est encore baignée de larmes. Mais, n'en sois point troublé, il me sera aussi facile d'avoir toute la face riante que la moitié... Je crois y être.

ARLEQUIN.

Ah! pour le coup je te reconnois. Embrasse-moi, mon cher Scapin, & raconte-nous l'histoire de cette métamorphose.

SCAPIN.

Tu fais que j'étois autrefois un maître fourbe.

ARLEQUIN.

Oui, & tu devenois si habile que je disois à Colombine qu'Arlequin mettroit bientôt pavillon bas devant toi.

SCAPIN.

S C A P I N.

Tu fais que j'excellois sur-tout à duper les pères & les tuteurs. Je les regardois comme des hommes que le Ciel avoit fait tomber dans mon lot, & j'ai tellement fait connoissance avec ces Messieurs qu'ils ne m'oublieront jamais.

A R L É Q U I N.

Pourquoi donc n'avoir pas continué un rôle qui te faisoit tant d'honneur. Je connois beaucoup de ces tuteurs qui se donnent les airs de mener une vie tranquille.

S C A P I N.

J'en conviens. Mais j'ai épuisé à peu près tous les touts de fourberie, & ceux que j'ai faits sont si connus qu'il n'est pas possible de les mettre en jeu une seconde fois.

A R L É Q U I N.

Quel blasphème prononces tu. Quoi ! tu te flattes d'avoir parcouru la carrière. Ah ! Scapin, tant que les hommes auront de l'amour-propre, on pourra toujours les tromper. Dis plutôt que ton esprit épuisé. . . .

C

S C A P I N.

Tu devines ce que j'avois la foiblesse de te cacher. Oui, cher Arlequin, je suis devenu timide, les galères font sur moi une impression que jadis je ne connoissois pas. Mon esprit d'ailleurs baisse de jour en jour : avoue aussi que les hommes de notre siècle sont plus fins, & qu'il est plus difficile de lire dans leur ame.

A R L E Q U I N.

Ainsi Scapin vit tranquille à l'ombre de ses lauriers.

S C A P I N.

Tu ne me verras jamais languir dans une honteuse oisiveté. Je me suis contenté d'embrasser un métier plus facile. Je me produis en public sous des noms plus nobles. J'affecte des vertus éclatantes, un noble désintéressement, une tendre pitié pour les malheureux, je style les élèves que l'on me confie à se pénétrer des mêmes sentimens. Je leur apprends à se plaindre, à gémir, à verser des pleurs; & j'ai réussi. Pour la moindre chose ils prennent le ton de la tristesse, répandent des larmes, & mettent tant de graces & d'intérêt dans leur douleur que les pères ne peuvent résister à ce triste spectacle.

A R L E Q U I N.

C'est - à - dire qu'à leur tout les pères larmoyent , sanglotent... Tout cela ne produit que des pleurs , & les pleurs n'ont rien de bien solide.

S C A P I N.

Ceux-ci doivent être exceptés ; avec eux nous appaisons les querelles , nous attendrissions l'ame des Harpavons , & nous marions la soubrette avec l'héritier de la maison.

A R L E Q U I N.

Ces exploits ne cèdent guères à tes anciens ; mais on a du trouver étrange ce changement. Comment des esprits accoutumés à tes bouffoneries ont-ils pu tout-à coup applaudir à tes larmes ?

S C A P I N.

Je t'avoue que cette difficulté m'a paru d'abord insurmontable. Je l'ai vaincue , & c'est là le chef-d'œuvre de ma vie. J'ai commencé par prendre le ton d'enthousiaste & d'inspiré , j'ai lancé des anathêmes ; j'allois criant : *Malheur aux ames insensibles , malheur aux ames que les pleurs*

52 MERCURE DE FRANCE.

ne touchent pas, malheur aux hommes qui aiment les ris. Ces anathèmes ont jetté l'effroi dans tous les cœurs. On a cru que ceux-là étoient nés sous un astre perfide qui n'aimoient pas les pleurs; on a insensiblement oublié qu'il y avoit du plaisir à rire : j'étois au comble de la joie, lorsqu'il est survenu un incident qui a pensé tout détruire, contre lequel j'ai lutté long-tems, & je lutte encore.

A R L E Q U I N.

Je me doutois bien que cette manœuvre ne plairoit pas à tout le monde.

S C A P I N.

Elle a fort déplu à César, Pompée, Agamemnon, & mille autres de cette espèce. Ces Messieurs ont prétendu que je me moquois de leurs majestés, & cela, parce que je prenois leur ton, leur démarche, & que je me servois de leurs expressions. Ils disoient qu'il n'appartenoit pas à des subalternes & des valets comme Scapin & ses pareils de débiter des maximes, de se servir de l'apostrophe & de la profopopée, de marcher comme les grands Seigneurs; que c'étoit aux Rois, aux Princes à gémir, à pleurer, & que le

peuple n'avoit que le droit de rire. J'ai répondu à tout. J'ai de nouveau lancé des anathèmes, car ils me font d'un grand secours. J'ai ensuite reproché à ces Messieurs que leur héroïsme avoit dégénéré, & que s'il leur étoit permis de prendre le ton du peuple, celui-ci à son tour avoit droit de se monter au leur. Au reste, après les avoir regardés d'un air de mépris, *ce siècle, leur ai-je dit, est le siècle de la philosophie, il n'y a plus de peuple, nous sommes tous des héros & des grands hommes.* Plusieurs m'ont cru, & je continue mon rôle avec succès.

A R L E Q U I N.

Il faudra m'initier dans tes mystères.

S C A P I N.

J'y consens, mais ce sera dans une autre séance. Je dois pleurer ce soir. Voici un hôtel, allons y boire du jus de la vigne. Je ne pleure jamais mieux qu'après avoir bien ri.

Par M. l'Abbé de Gr. du Havre.

A un Ami qui me sollicitoit de faire imprimer mon recueil de poësies.

Je n'ai point la triste manie
De prétendre au vain nom d'auteur ;
Dans l'âge aimable du bonheur
Voudrais-je consumer ma vie
Pour les fruits tardifs du génie ?
Les ris, les plaisirs sont mes dieux ;
Je leur consacre ma jeunesse,
Et j'aime à voltiger sans cesse
Entre les amours & les jeux.
Mes vers, gentilles bagatelles,
Faites pour amuser les belles,
Sont les enfans de mon loisir ;
Eloigné de m'en faire accroire,
Peut-être en cherchant le plaisir
Je pourrai rencontrer la gloire.

A M. de la Lande, à l'occasion de son mémoire sur le passage de Vénus présenté au Roi, & de sa promotion à la place de Pensionnaire de l'Académie des Sciences.

Tout vous rit & tout vous prospère
 A la Cour, à Paris ainsi que dans les Cieux ;
 Vous êtes fêté par les dieux ;
 Si vous revenez sur la terre
 Tout applaudit à votre docte essor,
 En dépit de la jalousie,
 La chaste & divine Uranie
 Met dans vos mains un compas d'or.

Je vois tous les amours sourire à votre ouvrage :
 Dans peu sans doute ils combleront vos vœux.
 Vous avez de leur mère observé le passage,
 Quel présage pour être heureux !

En gravant votre nom au temple de mémoire,
 Uranie aujourd'hui couronne vos travaux ;
 Et Vénus vous tirant de votre observatoire,
 Vous conduit par la main dans celui de Paphos.

Par M. D. Jannin.

C iv

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du second volume du mois de Juillet 1772, est *Diamant*; celui de la seconde est la *Nuit*; celui de la troisième est l'*Ombre*; celui de la quatrième est les *Cartes à jouer*. Le mot du premier logogryphe est *Livre*, où se trouve *vie*; celui du second est *Bierre* (boisson) & *bierre* (sépulture); celui du troisième est *If*, où se trouve *fi*.

É N I G M E.

PALE, blonde, vermeille;
 J'ai rarement la dernière couleur.
 Je suis à nulle autre pareille,
 Et ma forme varie ainsi que ma hauteur.
 Commente qui voudra sur ma beauté factice;
 Si mon éclat n'est qu'emprunté,
 Il n'est pas aux humains de moindre utilité;
 Je sçais les garantir du précipice.
 Plus d'onze fois par an je viens les visiter,
 Je leur offre long-tems un assez beau spectacle;
 En mainte occasion je deviens leur oracle,
 Et chacun croit devoir me consulter.

l'Heureuse Sécurité.

Par M.^{lle} la Comtesse de Vidampierre.*Amoroso.*

Aoust,

1772.

On me dit que l'Amour me
guette, Pour me vo:ler mon plus cher
bien; A moi qui n'ai que ma hou:
let:te Mes ten:dres a:gneaux et mon
chien; Mais cet a:mour est un en:fant
Et mon Co:lu qui me def:fand
Ne me lais:se jamais seu:let:te, Ne me
lais:se jamais seu:let:te.

Mais ô revers fatal ! je sers la terre entière,
 Et je la vois, contre ses intérêts,
 En m'opposant une épaisse barrière,
 Rejetter mes bienfaits,
 Et ternir tout-à-coup ma brillante carrière.

Par M. le Général des B...

A U T R E.

NÉCESSAIRE à la Société,
 Ma forme est des plus régulières ;
 J'y suis par mon égalité
 Utile en cent manières.
 A la ville, au hameau, chez les Grands, chez le
 Roi,
 A mille emplois divers il a fallu me mettre ;
 Maint ouvrier, artiste, géomètre,
 Ne peuvent se passer de moi.
 Que dis-je ? d'être à la terre utile,
 J'ai bien une autre fonction :
 Je rends l'ordre des cieux facile ;
 Et j'existois lors de la création.
 Certains docteurs, curieux sans mesure,
 Veulent absolument renverser ma structure,
 Et s'arrogeant le droit de très-haus justiciers,
 Prétendent me tirer tous à quatre quartiers ;

C v

58 MERCURE DE FRANCE:

Vainement contre moi leur science se grippe ;
Je marche rondement sans nulle appréhension ;
Qui sçait bien calculer ne voit dans leur principe
Qu'erreurs , chimère & pure vision.
Tel propos , diras - tu , lecteur , sont des fornications,
Il faut te tirer d'embarras.
Tu ne me vois donc pas ?
Eh ! bien prends des Lunettes.

Par le même.

A U T R E.

QUOIQUE je sois de toute antiquité ;
Je n'en paroïs ni plus vieil , ni plus jeune ;
Condamné par état au plus rigoureux jeûne ,
L'on ne s'apperçoit point de mon austérité.
Plus fort qu'Alcide & plus lesté qu'Achille,
Je renverse sous moi les plus rudes guerriers ,
Et sans vouloir flétrir leurs superbes lauriers ,
Sont-ils vaincus ? je demeure tranquille.
Ils deviennent enfin mes illustres vainqueurs ;
Mais je les abandonne à toutes leurs fureurs.
Je me trouve par-tout , sur la terre & sur l'onde ;
J'exerce mon pouvoir sur la brune & la blonde ,
Sur les jeunes & sur les vieux ,
Je les aveugle & leur laisse les yeux ;

Voilà bien une autre merveille ,

Je les rends lourds ,

Je les rends sourds :

Ah ! mon règne est passé , j'ai la puce à l'oreille.

Par M. Sauvageot.

A U T R E.

DE me bien définir il seroit difficile ;

Je ne suis point un corps , encor moins un esprit.

Je n'habite ni l'air , ni les champs , ni la ville ,

Tout au plus me voit-on dans un pauvre réduit :

Le forçat qui , plié sous le poids de sa chaîne ,

Expie en murmurant ses funestes forfaits ,

Le courtisan déchu , victime de la haine ,

Celui que de Thémis ont proscriit les arrêts ,

Veulent que de leur sort je sois l'unique cause.

Il est vrai , le mortel qui jamais ne repose ,

Ne trouve qu'hors de moi ce futile bonheur ,

Ce faux éclat , ces biens dont s'enivre son cœur.

Mais qui m'a ne craint point , je veille à sa défense.

Il peut d'un pôle à l'autre aller en assurance ,

La tempête , le feu , l'ennemi , les fléaux ,

Les brigands ne sçauroient lui causer aucuns maux.

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

Lecteur, si d'Apollon tu brigues les caresses,
Si d'un art délicat tu connois les finesses,
Tu me cherches en vain, je ne suis point ton
lot.

Il faut pour me savoir être un stupide, un lot.

Par le même.

L O G O G R Y P H E.

LE voile qui m'entoure est assez amusant,
J'ai de divers tableaux orné sa contexture,
La fable en a fourni plus d'un intéressant,
J'en dois un seul à la vérité pure
Si l'histoire des Grecs en est un bon garant.
Examinez mon voile, & dans chaque peinture
Vous trouverez des traits qui soigneusement vus
Vous rendront tous les miens comme s'ils étoient
nuds.

Voyez-vous de Cypris cette jeune prêtresse
Que l'amour précipite au sein de l'Hellespont ?
Ici c'est l'instrument cher au dieu du Permesse
Qu'on n'apprend à toucher qu'en se grattant le
front.

Dans un pli de Moab on voit l'idole infame ;
D'un côté c'est le dieu qui soufflant sur les eaux
Du nocher à son gré glace ou rechauffe l'ame,

Et fait le destin des vaisseaux ;

C'est le fleuve fameux où le fils de Dédale

D'un téméraire essai fut puni par la mort ;

Cette jeune épousée est le prix d'un effort

Fait contre le héros qui fila pour Omphale,

Bias fut le plus fin s'il ne fut le plus fort ;

Cette figure colossale

C'est un géant à qui la terreur des mortels

Fit jadis en Phrygie élever des autels ;

Des enfans de Priam regardez la nourrice ;

L'oiseau que dans ses mains Hercyne tient tou-

jours ;

Ce qui pour Danaë comme pour une aëtrice

Fut plus éblouissant que les plus beaux discours,

Cette habile esclave de Crète

Dont le pieux Enée à Sergeste fit don ;

Un mont de Thessalie, une jument d'Admete,

Bien connus sous le même nom.

Le dernier cadre, nous y sommes,

Représente une Reine au regard dédaigneux

Qui disoit d'un ton sérieux,

« La seule Spartiate au monde met des hommes, »

Tu connois le détail, recule quelques pas,

Tous ces traits rassemblés font un portrait uni-

que

Qui doit paroître au point d'optique ;

Regarde en haut, plus haut ; tu me tiens, n'est-ce

pas ?

Eh bien ! je suis dans ma boutique.

Par M. S. de V.

A U T R E.

DE neuf pieds seulement qui composent mon
tout ,

Six donneront un fruit très-agréable au goût ;
Deux offriront un arbre ; & quatre , une rivière ;
Tu trouveras dans cinq un bitume odorant ,
Un grand marché public , une arme meurtrière ;
Dans trois , ce que jamais on n'excite en pleu-
rant ;

Et dans huit , pour tout dire , un Père de l'Eglise ,
Ou , si tu l'aimes mieux , certaine chose exquise
Qu'on servoit , nous dit - on . . . Je n'acheverai
pas ;

Il faut te laisser seul franchir ce mauvais pas.
Après quoi , cher lecteur , combinaison nou-
veile ,

Et nouveaux efforts de cervelle.

J'ai des villes à te montrer

En Touraine , en Auvergne , & jusqu'en Italie :
Chemin faisant , salut à la nymphe jolie

Qui de Jupin s'étant fait adorer ,

Paya cher cet honneur par sa métamorphose :

Souffre encor que l'on te propose

Trois notes de musique , un mois , un souverain ,

L'un des membres du corps humain ,

Un élément, un nom commun de femme,
 Un oiseau, des Romains autrefois respecté;
 Et qu'on te dise enfin, par pure bonté d'ame,
 Que le mot que tu cherche est un fruit de l'été.

Par M. Gelhay.

A U T R E.

EN profitant du voisinage
 D'une bête & d'un élément,
 Vous en ferez facilement
 Un outil propre au jardinage.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Choix de Contes & de Poësies Euses, traduits de l'Anglois, à Amsterdam, & se trouve à Paris, chez le Jay, Libraire, rue S. Jacques. 2 vol. in-12.

LA première partie de ce recueil, contient une suite de contes que l'on peut regarder comme autant de leçons de mo-

64 MERCURE DE FRANCE.

rale, mises en action. Les morceaux qui suivent nous donnent une idée plus particulière des anciennes poésies écrites dans la langue Erse, langue que parlent les Montagnards d'Ecosse, & qui est une dialecte de la langue Irlandoise. Cette poésie a les défauts de la poésie orientale; elle en a aussi les beautés. Elle peint les objets avec les couleurs simples, naïves & quelquefois sublimes que donne la nature; mais elle est privée de cette variété de traits, que la poésie moderne a empruntée des progrès de la raison & des arts.

Les anciens Ecois honoroient un guerrier, qui loin de craindre la mort voyoit son approche d'un air riant. Un morceau intitulé *L'Amour & l'Amitié*, & plusieurs autres de ce recueil nous peignent ce mépris de la mort, naturel aux anciens peuples. « Toscar & Dermid, » n'avoient qu'un même cœur. Ils mois- » sonnoient ensemble les lauriers de la » victoire dans les champs de bataille. » Leur amitié étoit forte comme l'acier » de leur armure. Ils combattoient tou- » jours à côté l'un de l'autre. La mort » marchoit entr'eux deux. La mort même » ne put les désunir. Comala, dont ils » avoient tué le père dans un combat

» étoit jeune & belle. Tous deux la virent
 » & en furent épris : chacun d'eux l'ai-
 » moit autant que sa gloire. Ils vouloient
 » la posséder, ou mourir ; mais le cœur
 » de la belle étoit arrêté sur Toscar. Elle
 » aima sa main parricide : elle oublia que
 » cette main avoit versé le sang de son
 » père. Toscar, dit Dermid, j'aime,
 » j'aime cette belle. Je vois bien que son
 » cœur ne s'ouvre qu'à toi ; mais rien ne
 » peut guérir la plaie dont je suis atteint.
 » Toscar, perce-moi le sein ici. Toscar,
 » mon ami, soulage moi avec ton épée.
 » Qui, moi, répond Toscar, que mon
 » épée soit teinte du sang de mon ami ?
 » Oui Toscar, & quel autre que toi est
 » digne de trancher le fil de mes jours ?
 » Envoye-moi dans la tombe avec hon-
 » neur : je ne veux plus vivre. Il faut
 » combattre.-- He bien, prends ton épée
 » & mets-toi en défense. Puissé-je tom-
 » ber avec toi ! ils combattent au pied
 » de la colline. La mousse se teint de
 » leur sang. Dermid tombe, & sourit
 » au milieu des ombres du trépas. Tos-
 » car, après sa fatale victoire, va retrou-
 » ver l'objet de son amour. Il veut enfer-
 » mer dans son ame le chagrin dont il est
 » pénétré : mais Comala s'apperçoit de